

<http://dechargelarevue.com/I-D-no-367-Le-bleu-est-une-odeur.html>



I.D n° 367 : Le bleu est une odeur

- Le Magnum - Les I.D -

Date de mise en ligne : samedi 24 décembre 2011

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

Le titre de cette chronique, comme le poème qui suit, sont empruntés à *Croquis-démolition*, de Patricia Cottron-Daubigné. Dans sa *Petite courtoisie pour demain* du récent [Décharge](#) (n° 152), Louis Dubost attirait notre attention sur ce livre qui en effet tranche heureusement sur l'ordinaire de la production poétique française contemporaine. Mais il tranche aussi, ajouterai-je, sur l'oeuvre antérieure de l'auteur, que résume assez bien le titre de son anthologie : *Des paniers de fruits dorés, comme*, aux éditions Tarabuste (2006). Vrai, on n'attendait pas là Patricia Cottron-Daubigné :

Avec prélavage, bacs à lessive pleins, adoucisseurs et même avec produits dégraissants, et journées sur le fil à linge, à sécher dans le plein air, tes bleus de travail, dans des parfums d'herbe, l'invasion des pommes tombées et leur odeur d'enfance douce, ou à d'autres moments, bleus dans l'odeur des lilas, des cassis en fleurs, et même au premier usage, ta tenue d'ouvrier, quand je la détache du fil, la pose sur mon épaule, pantalon et t-shirts lavés à part, c'est encore l'odeur de l'usine qui vient restée dans le tissu avec des zones de graisse noire, incrustée. Tes bleus, les genoux et les manches sales encore, et parfois le devant du t-shirt gras, génération ménisque, m'avait-elle dit, toujours à genoux courbés dans la machine pour intervenir, et quoi d'autre du corps de l'ouvrier donné à l'usine. Dans les poèmes, le bleu donne des ciels d'été, le corps des amants, dans les champs de l'été ; à ce moment de la récupération des vêtements de travail, lavés, séchés dans le grand air, le bleu est une odeur, est une peur, un composé chimique et pétrolier.

« On est celle qui écrit, la fille, la compagne ... » : Comme naturellement, l'auteur de *Elle, grenat noir* au *Dé bleu* (2002), et du *Journal du houx vert et de la bruyère* (Gros textes - 2005) a marché, protesté aux côtés des ouvriers en lutte, pour la défense de leur *usine* : *entreprise, on doit dire*, note l'auteur. (Si j'avais à mon tour à commenter ce livre, je louerais d'abord la fidélité de Patricia Cottron-Daubigné, à la fois à sa classe sociale d'origine et à son langage de poète, d'avoir résolu ce dilemme : elle n'a pas embouché pour la circonstance quelque inutile clairon, s'en est tenue à son écriture propre, dans sa fragilité, avec ses hésitations, son oralité sophistiquée, ces *un peu*, ces *peut-être*, qui rappelle - un peu, toujours - celle de James Sacré.)

Car il ne s'agit pas, comme on pourrait d'abord le supposer, d'un écrit de combat : la bataille est perdue, l'usine sera délocalisée. Ce qui reste à sauver : la dignité des vaincus, une histoire, une mémoire. « Les ouvriers devant leurs machines me demandent un livre, espèrent les mots, ce qui resterait d'eux et de l'usine, tant d'années, après, quand ici tout sera fini. » L'écriture, en dernier recours. Un livre, comme relique.

Livre émouvant et suffisamment singulier pour que Louis Dubost *s'inquiète*, par contraste, de *l'extrême frilosité des poètes contemporains à s'emparer des sujets politiques, sociaux, voire économiques*. Au délicat dossier des rapports de l'art et de la politique, qu'on serait tenté de rouvrir à la suite, je me contenterai pour l'heure de verser une autre pièce : d'un poète s'impliquant lui-aussi dans la vie de la cité.

Post-scriptum :

Fin de cet I.D dans l'[I.D n° 367 bis](#)